



S-21, la machine de mort khmère rouge

de Rithy Panh

Fiche technique

France/Cambodge - 2002
- 1h40

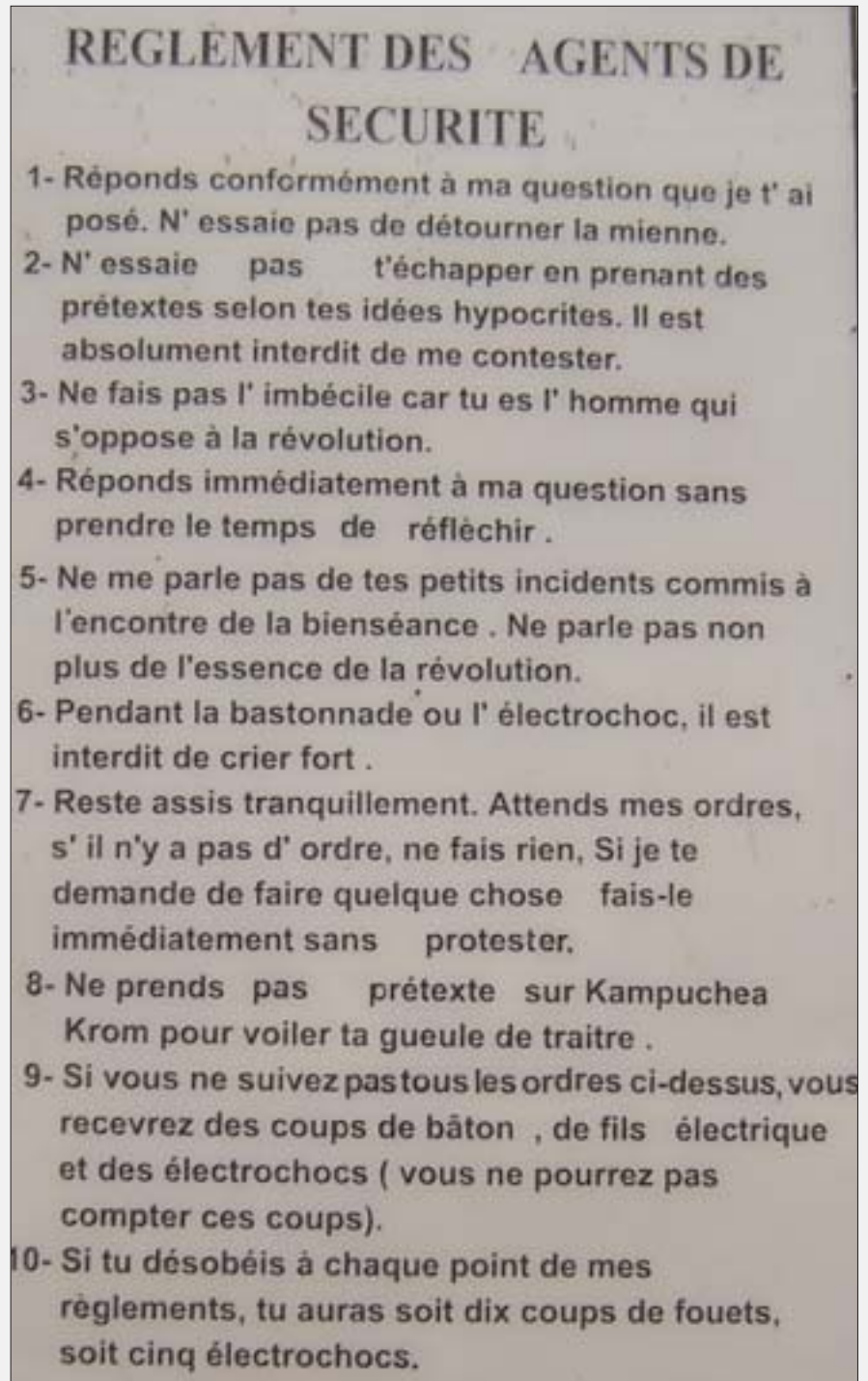
Réalisation & scénario :
Rithy Panh

Image :
Prum Mésae

Montage :
Isabelle Roudy
Marie-Christine Rougerie

Musique :
Marc Marder

Interprètes :
Vann Nath : le peintre
Chum Mey : le mécanicien
et des survivants du S-21



Sélection officielle
Cannes 2003

Règlement à l'entrée du camp S-21

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Résumé

Ce documentaire nous immerge dans un bâtiment désaffecté.

Cette unité, la S 21, emprisonnait, torturait, tuait des centaines de Cambodgiens pour des motifs factices ou pour des pseudo raisons politiques.

Nous assistons à la confrontation entre les victimes rescapées de ce génocide et leurs bourreaux, jamais jugés. La haine n'a pas sa place. En revanche, les morts hantent chacun des esprits. Nous retraçons cas par cas les délires d'une machine de guerre qui a détruit tout un peuple...

Critique

Parmi les différentes raisons, plus ou moins légitimes, qui justifient l'exploitation cinématographique d'un documentaire, **S21, la machine de mort khmère rouge**, de Rithy Panh, relève des deux plus incontestables : il s'agit d'un grand film de cinéma et il renvoie, en même temps qu'il contribue à l'inscrire dans la mémoire collective, à l'un des moments les plus tragiques de l'histoire de l'humanité.

Installé en France depuis 1980 après avoir survécu aux camps de travail khmers rouges, le cinéaste d'origine cambodgienne Rithy Panh a déjà consacré une partie de son œuvre - notamment **Site 2** (1989) et **Bophana, une tragédie cambodgienne** (1996) - à l'évocation du génocide qui a ravagé son pays. **S 21** constitue une étape cruciale dans ce processus lancinant de réappropriation, dans l'approche d'un événement dont les principaux auteurs, trente ans après les faits, attendent encore d'être jugés et dont l'inscription dans la conscience nationale reste occultée. Le bilan du régime institué par les Khmers rouges de 1975 à 1979 est pourtant effrayant : sur les sept millions de

Cambodgiens d'alors, deux millions ont été assassinés. Parmi les différents moyens mis en œuvre pour aboutir à cette hécatombe, **S 21**, ancien lycée de Pnom Penh devenu le principal centre d'extermination du pays, tient une place importante, puisque 17 000 hommes y furent internés, torturés avec des raffinements sadiques, puis exécutés.

Que faire, cinématographiquement, d'un tel bilan ? Comment composer avec une réalité dont l'horreur, quand bien même elle ne serait pas inédite dans les annales de l'humanité, dépasse à ce point l'entendement et l'imagination ? La réponse de Rithy Panh est, d'une certaine manière, aussi inconcevable que la réalité qu'il entreprend d'évoquer. Rassemblant bourreaux et victimes, il les confronte sur les lieux mêmes du massacre, aujourd'hui transformé en Musée du génocide, et met en scène ces impossibles retrouvailles sous les auspices conjugués de la remémoration et de la répétition.

Autant dire que rien ne va de soi et qu'on en est encore à se demander comment le cinéaste a convaincu les uns et les autres de se prêter à cet exercice, a priori menacé d'obscurité. Si le film n'en dit mot, c'est sans doute qu'il constitue en lui-même une réponse, empreinte au contraire d'une grande dignité, à cette question. Car il est évident, même s'il se révèle rapidement que bourreaux et survivants ne sont pas ici pour les mêmes raisons, que le film les rassemble moins aux fins d'une hypothétique catharsis ou d'un spectaculaire règlement de comptes qu'en vertu d'une tentative de requalifier, par le simple fait de leur présence commune, la nature d'un espace voué jadis à la destruction, et aujourd'hui à la muséographie. Possible métaphore d'un Cambodge noué autour du silence et de la dénégation, le centre **S 21** devient ainsi, en vertu du film qui en prend justement le nom, un lieu où une communauté déchirée peut sinon se ressouder, du moins envisager de cohabiter.

Non sans tourment. C'est peu dire que les hommes mis en présence ne partagent à peu près rien, sinon le poids de l'abjection et de la souffrance. Vann Nath et Chum Mey, deux des trois survivants du **S 21**, sont là pour témoigner de l'absence de leurs compagnons d'infortune, exiger que justice soit rendue de leur souffrance, demander raison à leurs bourreaux de leur acharnement. Les scènes où s'instaure un semblant de dialogue avec les tortionnaires - scènes de pure terreur tant le dialogue y est en fait violemment obturé - montrent assez qu'il n'y a pour le moment pas grand-chose à espérer de ce côté-là. En l'absence des responsables politiques, ces geôliers ordinaires, dont la cruauté semble s'être résolue en hébétude, ont beau jeu de mettre en avant le respect des ordres donnés. Argument connu de tous les bourreaux. Leur simple présence ici et l'acceptation d'être confrontés à leurs anciennes victimes trahissent cependant une inquiétude assez puissante pour suggérer le contraire de ce qu'ils prétendent.

(...) Difficile de ne pas évoquer, au détour d'une œuvre aussi fondamentale, le **Shoah** de Claude Lanzmann, ne serait-ce que pour essayer de comprendre ce qui à la fois rapproche et distingue les réalités évoquées par ces films et les procédures de leur mise en scène. La remise en jeu de la parole et du corps comme moyen de figurer ce qui ne peut être reconstitué tisse entre les deux films une affinité certaine. On ne peut manquer, en revanche, de noter cette différence cruciale qu'instaure la mise en présence, dans **S 21**, des bourreaux et des survivants. Cette figure, ce plan et ce cadrage communs, rigoureusement absents de **Shoah**, définissent une ligne de partage esthétique qui renvoie sans doute à la nature respective de ces génocides.

Si les nazis ont prétendu éliminer les juifs de la surface de la Terre au nom d'une prétendue hiérarchie des races, les Khmers rouges ont eu recours à sem-

blable dichotomie en pervertissant une histoire, un système de croyances, une culture qui appartenaient aussi à leurs victimes. Cette communauté d'appartenance, si elle ne justifie pas le recours à la notion d'autogénocide, n'en jette pas moins un trouble immense sur ce qui fonde la distinction entre bourreaux et victimes. C'est sans doute ce trouble, ajouté au marxisme dégénéré des Khmers rouges, qui aura justifié la nécessité du protocole visant à faire ratifier par les victimes l'aveu d'une trahison qui les mettait *ipso facto* hors de la communauté khmère telle que redéfinie par les rouges et, partant, hors de l'humanité.

C'est encore ce trouble qui explique peut-être la nécessité d'une présence commune des victimes et des bourreaux dans le film. Celui-ci s'ouvre sur la plainte d'un homme, entouré de sa famille, qui se prétend victime des événements et se révèle être l'un des anciens gardiens du centre **S 21**. Cette ouverture d'une terrifiante ambiguïté est au diapason d'un film dont le titre (que veut donc dire **S 21** ?) est comme le chiffre d'une réalité qui, consignée au registre de la langue et de l'histoire de l'humanité, est destinée à ne jamais y être naturalisée.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 10 février 2004

L'avis de la presse

Positif - Sylvie Rollet
(...) un acte de foi dans le cinéma et la puissance de la parole (...).

Studio Magazine - Thomas Baurez
S21, la machine de mort khmère rouge (du nom du "bureau de la sécurité", où avaient lieu les emprisonnements) a, bien entendu, une portée universelle. Indispensable.

Les Cahiers du Cinéma
Emmanuel Burdeau

A sa façon, avec du film, de la durée et une idée du montage, il (Rithy Panh) devient acteur d'une histoire encore en cours. Sans leçon donner, c'est l'espace de l'avenir qu'il ose investir ici. Magistral, en impérative modeste.

Figaroscope - Marie-Noëlle Tranchant
(...) méditation sur le génocide cambodgien.

Les Inrockuptibles - Jérôme Provençal
Avec une calme obstination, Rithy Panh démonte les rouages d'une machine de mort et apporte une pierre décisive à une mémoire en jachère.

Libération - Antoine de Gaudemar
Deux heures impressionnantes pour tenter de répondre non pas tant au pourquoi qu'au comment : quels sont les mécanismes dans la machine à tuer qui permettent aux tueurs de rentrer chez eux le soir, de continuer à vivre, et de n'éprouver, un quart de siècle plus tard, aucun remords apparent, aucune culpabilité particulière ?

Cinéastes - Olivier Lehmann
Avec **S21**, (Panh) signe son travail le plus marquant. Car la force de ce documentaire n'est pas seulement de nous informer sur le génocide cambodgien. Elle est aussi de nous faire réfléchir plus globalement sur la nature même de l'Homme (...)

TéléCinéObs - Jean-Philippe Guérard
D'une intégrité exemplaire, **S-21, la machine de mort khmère rouge** s'élève contre le pire des fléaux : l'oubli.

Le Nouvel Observateur
Pascal Mérigeau
Des visages, des gestes, des mots, des lieux, un film essentiel, pas parce que Rithy Panh est un témoin, parce qu'il est un grand cinéaste.

L'Express - Arnaud Malherbe
S'ensuivent d'incroyables reconstitu-

tions de gestes quotidiens, de coups, d'interrogatoires... Rithy Panh utilise une forme minimaliste qui sort son documentaire des frontières du seul Cambodge, et met au jour une mécanique de la barbarie.

www.allocine.fr

Entretien avec le réalisateur

Vous étiez à Phnomh Penh pour la première projection de S 21 ?

C'était le 28 juin, j'y étais. J'étais inquiet : est-ce que les gens voudront le voir ? Puisqu'on n'a pas envie d'en parler, on peut aussi ne pas avoir envie de le voir. Je redoutais des réactions violentes. Mais je crois que les Cambodgiens ont fait un travail remarquable sur eux-mêmes ; il n'y a pas la moindre manifestation d'idée de vengeance, et c'est encourageant. C'était extraordinaire pour les victimes, pour les jeunes. C'était la première fois que les anciens personnels de **S 21**, les anciens bourreaux reconnaissaient des actes. Les jeunes ont entendu parler du génocide, mais sous la forme de remarques comme : "Finis ton assiette, parce que sous les Khmers rouges on n'avait rien à manger." Il n'y a pas de travail sur la mémoire, dans les manuels scolaires il n'y a que quelques lignes : "Le 7 janvier la clique de Pol Pot a été éliminée. De 1975 à 1979, une clique génocidaire est au pouvoir." C'est normal qu'il n'y ait rien dans les livres d'histoire, puisqu'on n'a pas fait de procès. Celui de 1979, au lendemain de la chute des Khmers rouges, a été expédié sans débat, sans instruction.

Et chez les universitaires ?

Pendant assez longtemps il n'y a rien eu, puis l'université de Yale a ouvert un centre de documentation sur le génocide, le DC Cam (www.dccam.org), dirigé par un Cambodgien qui a vécu le génocide, Youk Chang. On a beaucoup travaillé avec son équipe pour **S 21**. Par exemple, si je veux des informations sur le centre

médical (où des "infirmiers" prélevaient le sang des détenus jusqu'à ce que mort s'ensuive), on sort vingt fiches, sur les gens, les méthodes ; on finit par trouver la trace de ces "destructions par prise de sang" ; ensuite on cherche les témoins. Quand on trouve l'infirmier, on a un document assez solide pour décrire ce phénomène, mais on a besoin du témoignage, parce que les archives ne suffisent pas.

Donc le film n'est pas un phénomène isolé. Il y a, au Cambodge, un mouvement de réappropriation du passé ?

Ce n'est pas encore une prise de parole générale. C'est un bon début dans un pays où chacun écrit l'histoire à sa manière. Khieu Samphan vient encore de frapper, il y a quelques semaines. Je voulais montrer à travers ce film que **S21** était une institution d'Etat et voilà qu'il admet, après avoir vu le film, que **S21** est une institution d'Etat (*Le Monde du 24 janvier*), mais ça ne m'a fait sourire que deux minutes ; il a essayé de m'utiliser.

Et dans votre génération, celle des survivants ?

Des gens de ma génération commencent à parler, alors qu'il n'y étaient jamais arrivés. Ce film apparaît comme un moyen de lancer la parole. Une jeune fille a dit : "Ce film me fait mal, mais en même temps il nous rend l'humanité." J'ai été très touché par ça. Comme les parents ne voulaient pas en parler, les jeunes commençaient à douter, à se demander ce que les gens avaient bien pu faire pour être exécutés ? Et c'est déjà insupportable pour moi, car des gens ont été exécutés parce qu'ils avaient ramassé un crabe dans une rizière ou déterré une patate sauvage. Plus **S21** a tendu à déshumaniser les victimes, plus le film tend à rendre la mémoire, la dignité, l'humanité aux gens.

Les gardiens de S21 ont-ils des enfants ?

A l'époque non, maintenant oui. Très vite j'ai décidé de ne pas filmer la famille. Je ne me sens pas capable de poser une telle question devant la femme et les enfants, c'est à eux de résoudre ça dans la cellule familiale. La seule fois que je suis allé dans une famille, c'est chez les parents de Houy (le gardien-chef de S21). Quand il est revenu dans son village, ils l'ont mis en prison pendant huit mois. Les gens savaient qui il était. Et puis son bébé vient de naître, il n'a rien à faire avec ça.

Quel est le destin du film au Cambodge ?

Après la projection du 28 juin, il y en a eu une quinzaine d'autres à Phnomh Penh ; et puis les élections sont arrivées, j'ai voulu qu'on regarde le film sereinement, pas dans un contexte de campagne électorale. Six mois plus tard, on est dans une impasse politique au Cambodge. Quand le gouvernement sera installé, on demandera l'autorisation de montrer le film. On ne peut pas le montrer comme ça, il faut former les gens qui l'accompagnent. On a un projet comme ça avec le DC Cam de Youk Chang. Parce que si procès il y a, et il devrait avoir lieu d'ici un an, un an et demi, il faut bien l'accompagner d'un travail pédagogique. Ce n'est pas parce qu'on a ajouté deux juges cambodgiens à la cour qu'il ira dans le sens que l'on souhaite. Voyez ce qui se passe avec Milosevic, il garde une légitimité en réveillant le sentiment national. C'est la même chose avec Khieu Samphan, il prépare déjà le procès à venir. Ce n'est pas la reconnaissance du génocide qui est importante dans la lettre qu'il a envoyée, ce sont les autres pages : "Je suis un révolutionnaire qui a toujours défendu les pauvres, j'aime mon pays, je suis un patriote." Et dans le contexte d'aujourd'hui, où les pauvres sont très pauvres et les riches peu nombreux mais très riches, les pauvres vont finir par tendre l'oreille.

Propos recueillis par Thomas Sotinel
Le Monde - 11 février 2004

Le réalisateur

Réalisateur, Directeur de la photographie, Scénariste cambodgien
Rescapé des terribles camps de la mort des Khmers Rouges alors qu'il n'avait que 15 ans, Rithy Panh, étudiant à l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques (IDHEC) dans les années 80, il signe son premier documentaire, **Site 2**, centré sur les camps de réfugiés cambodgiens, en 1989. Remarqué dans de nombreux festivals, Rithy Panh n'aura dès lors de cesse de montrer la tragédie de son pays à travers des documentaires comme **La Terre des âmes errantes** largement récompensé aux quatre coins du monde en 1999, ou encore des longs métrages de fictions tels **Les Gens de la rizière** présenté en compétition officielle au Festival de Cannes 1994 et **Un soir après la guerre (One Evening after the War)** en compétition dans la section Un Certain regard en 1998. Retour sur la Croisette en 2003 avec le documentaire **S21, la machine khmère rouge**.

www.allocine.fr

Filmographie

Site 2	1989
Les Gens de la rizière	1992
One Evening after the War	1997
Un soir après la guerre	
La Terre des âmes errantes	1999
S21, la machine de mort Khmère rouge	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com